

# PELERINS EN MISSION

**L'ARC ET LES FLECHES:  
COMMUNAUTE ET MISSION ITINERANTE**

Fernando López

## *Itinéraire familial*

**J**e suis né dans les Iles Canaries (Espagne), dans une famille de classe moyenne. Je suis le fils de Luc et d'Araceli et l'aîné de cinq enfants. Mon enfance et ma première jeunesse sont intimement liées à la mer et à la Paroisse Saint François, animée par l'Abbé Juan. J'en garde quelques souvenirs importants : la prière quotidienne en famille , l'Eucharistie fréquente , Manuel, un petit camarade qui vivait avec sa famille dans des grottes du ravin et maman qui l'invitait à venir manger, jouer et se laver à la maison avec nous...Nous l'aimions beaucoup. J'ai su ensuite que Manuel voulait dire : « Dieu avec nous ». Quand j'ai commencé à faire le catéchisme (à 15 ans), nous avons proposé au curé d'aller dans le quartier des pêcheurs, ceci parce que les enfants ne venaient jamais à l'église paroissiale. Là, je me suis heurté à la souffrance humaine, à la pauvreté injuste et à la mort précoce. C'est à ce moment qu'en moi se fit jour une question : Mon Dieu, pourquoi le monde est-il comme ça, rempli d'inégalités, les uns qui ont de tout et les autres qui n'ont rien ? C'est aussi pendant ces années-là que j'ai découvert avec passion la vie de Jésus...Je cachais la Bible sous mon oreiller et je rêvais à ses enseignements.. Je bombardais de questions mes parents. Pourquoi avons-nous tant de choses, et eux si peu ? Pourquoi Jésus est-il né pauvre ? Il faut que nous vivions ce que la Bible nous enseigne, il nous faut distribuer ce que nous avons et tout mettre au service de ceux qui n'ont rien...Mes parents, avec une patience infinie, cherchaient à me répondre...Et c'est pendant cette étape de ma vie que fut semée en moi l'expérience fondatrice de l'amour de Dieu pour nous et pour les autres, les plus petits.

J'ai étudié physique à Séville. A l'Université j'ai été saisi de voir que beaucoup de mes camarades étaient plongés dans le monde de la drogue, de l'alcool et du sexe. Que de souffrances ! Ma planche de salut a été un groupe universitaire qu'accompagnait Fernando García, S.J. : nous nous retrouvions une fois par semaine pour partager la vie et l'Eucharistie; et deux fois par semaine nous avions un travail pastoral avec des enfants de gitans et les vieillards d'un asile.

Mon expérience de quatre ans de fiançailles a été fondamentale. Cette jeune fille m'a aidé à découvrir ma vocation missionnaire. Au commencement, nous voulions aller en Afrique, en tant que laïcs. Mais au bout d'un long processus de discernement, elle me dit : « Fernando, toi tu dois chercher quelle est ta voie, et prie pour moi afin que je trouve la mienne ». Nous nous aimions beaucoup, mais, pour être fidèles à ce que nous avons découvert devant le Seigneur, nous décidâmes de nous séparer.... Et mon Afrique : ça a été le Paraguay.

### *Itinérance dans la Compagnie*

Grâce aux jésuites je suis arrivé au Paraguay (janvier 1985) et quelque temps plus tard je suis entré au noviciat. C'était pendant les dernières années de la dictature de Stroessner : la pauvreté, la peur, la répression et l'injustice faisaient partie de la vie quotidienne. En tant que novice, mon apostolat se fit dans un village rural très pauvre : les gens étaient exploités par les propriétaires terriens. En voyant cette réalité mon sang ne faisait qu'un tour !

Pendant le mois des Exercices je me sentis fortement questionné en contemplant les Christ pauvres et privés de justice dans le pays : Qu'est-ce que j'ai fait pour le Christ ? Qu'est-ce que je fais pour le Christ ? que vais-je faire pour le Christ ? Comment est-il possible que, face à cette réalité d'injustice et d'oppression il n'y ait pas chaque jour des chrétiens, des prêtres, des religieux assassinés pour avoir lutté contre cette situation ?

Pendant le juniorat le recteur me défendait de participer aux manifestations car, étant étranger, il craignait qu'on m'expulse du pays. Et pendant que mes compagnons participaient aux manifestations contre la dictature, moi je les accompagnais en priant à la chapelle....

Les choses changèrent pendant la philosophie...Avec d'autres étudiants, nous avons formé un groupe de non-violence active (Groupe de réflexion et d'action Mgr Oscar Romero- GRAMOR). C'est là que j'appris

à prier l'Évangile de la non-violence, à tendre l'autre joue, à être doux comme une colombe et rusé comme un serpent... C'est à partir de cette expérience que naquit le Service de Justice et Paix du Paraguay.

Pendant mes études de philosophie j'ai vécu aussi en insertion avec les pauvres du « Bañado » Nord d'Asunción, zone inondable de la ville, proche de la rivière appelée Paraguay. Pendant la deuxième année de philosophie nous avons ouvert une autre insertion dans le « Bañado » Sud, sur le terrain de la décharge d'Asunción. Descendre à pied des hauts quartiers de la ville jusqu'en bas, là où tout est inondable, a été pour moi une expérience personnelle très profonde... J'éprouvais une profonde émotion, une consolation spirituelle et une grande reconnaissance à Dieu de pouvoir sortir de l'Université et descendre au « Bañado » pour vivre avec les plus petits : « Descendre (et non pas monter) à la rencontre de Dieu ». Nous avons aussi eu la chance de nous trouver là lors d'une grosse crue de la rivière qui nous a amenés à vivre pendant cinq mois dans un bidonville de baraques en plastique, avec les autres familles. Quelle joie et quelle confirmation dans la mission je sentais en me rappelant les paroles d'Arrupe : « Que notre formation et nos institutions répondent aux grands défis du monde, mais aussi que notre style de vie rende crédible l'Évangile que nous prêchons ». Ces mots résonnent en moi de façon plus simple : « Enseigner à l'Université, écrire des articles, faire des recherches dans les centres sociaux... mais avoir toujours les pieds dans la boue, avec les petits ». S'il n'en est pas ainsi, que j'aie me faire pendre ! Les professeurs qui ont le plus marqué ma vie ont été ceux qui ont présenté leurs idées à partir d'un engagement et d'une insertion avec les pauvres... Et mes meilleurs devoirs de philosophie sont nés à partir des blessures de cette histoire dans laquelle j'avais eu la chance de pénétrer.

Pendant l'étape du magistère, c'est le collègue du Christ Roi qui me fut proposé d'abord... Je présentai au provincial ce que j'étais en train de prier et de discerner avec mon guide spirituel : j'avais besoin d'une expérience d'insertion au milieu des paysans pour apprendre le guarani et connaître leur monde culturel. Le provincial accepta. J'ai vécu pendant un an dans un village avec une famille de 16 enfants. Nous dormions tous dans la même pièce sur des lits en peau de vache, et les deux plus jeunes enfants dormaient avec moi. Les premières nuits, je n'arrivais pas à dormir, car j'étais gêné et indigné : gêné car les deux enfants se collaient à mon corps pour avoir plus chaud, et je pleurais d'indignation en constatant tant d'injustice : Mon Dieu, pourquoi ce monde est-il si injuste ? me demandais-je pendant

ces nuits-là. J'ai beaucoup appris avec les paysans : à travailler la terre, à planter et récolter le coton, les haricots ; à mastiquer du « pety » (tabac) : la première fois ça m'a monté à la tête et j'en ai vomi, provoquant une risée générale.

J'ai étudié la théologie au Brésil (ISI). Ce fut un temps fort pendant lequel j'ai expérimenté la crise la plus profonde de ma vie. La cause (mises à part mes limitations et mes contradictions personnelles) en a été, je crois, la distance que je sentais exister entre la réflexion théologique « provocante » de la faculté et l'expérience communautaire que nous vivions. Grâce à Dieu et à quatre professeurs jésuites qui m'ont beaucoup aidé, mais surtout grâce aux enfants de la rue, j'ai réussi à survivre. Pendant la troisième année de théologie, j'ai fait mon triduum de rénovation sous un pont, avec un groupe d'enfants de la rue qui étaient mes grands amis. Je leur demandai de prier beaucoup pour moi ces jours-là. Pour manger, ils partaient voler (comme c'est leur habitude) et moi j'achetais un peu de pain pour contribuer. Quand ils me voyaient triste, ils se faisaient signe les uns les autres et formaient un cercle autour de moi pour prier le Notre Père. Sans aucune vision mystique, mais avec beaucoup de clarté, je sentis à travers ces visages que Dieu me disait : « Je veux que tu me serves à travers ces petits. Tu ne comprends pas maintenant ce que tu es en train de vivre, mais il est important que tu l'acceptes et que tu continues ta théologie jusqu'à la fin ». Ces petits m'ont sauvé. Grâce à « ces visages et à ces voix de Dieu » je suis arrivé, un peu brisé, à la fin de la théologie.

A ce moment-là, pour me refaire de ma crise, le provincial me permit de faire une pérégrination de quatre mois en passant par le sud de l'Amazonie brésilienne et la Bolivie pour retourner au Paraguay à travers le Chaco. Avec mon sac à dos, je sortis de la théologie, sentant très fort en moi le besoin de retrouver Dieu au contact du peuple simple. J'ai vécu avec Don Pedro Casaldàliga, avec les Petites Soeurs de Foucauld (indiens Tapirape), avec mes compagnons jésuites du Mato Grosso (indiens Rikbatksa). Souvent je dormais là où je trouvais de la place. Parfois je suis resté devant les portes des églises et les gens qui entraient me jetaient une monnaie.... Quel bien m'a fait cette expérience ! et que de choses j'y ai appris !. En montant à La Paz (Bolivie), sur un camion plein de bois, j'ai failli mourir congelé. Plusieurs familles voyageaient avec moi, mais elles avaient des habits chauds, tandis que moi, je n'avais que les vêtements légers de la forêt. J'en ai réchappé grâce à la bâche du camion et au tuyau d'échappement qui était tourné vers le haut. Quelle chance de pouvoir partager avec mes compagnons jésuites

la marche des planteurs de Coca et d'aller à Qorpa, au bord du lac Titicaca, avec le Père Pepe H. qui m'encouragea à contempler toute cette réalité à partir de l'«altiplano» intérieur.

Pendant tout ce temps de pérégrination, je me rappelais très souvent la vision de La Storta : « Je veux que tu me serves à travers eux ». C'était pour moi une invitation pressante à vivre là où vivent les crucifiés de la terre.

De retour au Paraguay, je fus destiné à la communauté d'insertion de San Cayetano, dans la décharge d'Asuncion. Le travail et l'expérience des années suivantes furent très profonds. Les crocheteurs ramenaient chez eux, pour prier, les bébés trouvés morts qu'ils trouvaient dans les sacs d'ordures. Ils les lavaient, les habillaient et leur fabriquaient un petit cercueil ; ils les « baptisaient » et les veillaient toute la nuit avant de les enterrer dans leur cour près des fleurs, comme c'est la coutume au Paraguay d'enterrer les « petits anges ». Que d'humanité chez ces travailleurs des ordures !

Au long de mon parcours vocationnel, je n'avais jamais eu l'idée précise d'être prêtre. Depuis le noviciat jusqu'après la théologie, vivre en tant que frère était ce qui se confirmait pendant mes Exercices. Mais, tout en travaillant dans la décharge, les crocheteurs ont commencé à me demander pourquoi « je ne me recevais pas comme Père » pour célébrer l'Eucharistie sur le tas, avec eux. Les années passèrent et mon travail dans la Paroisse « Cristo Solidario » se structurait petit à petit. Un beau jour je suis allé faire les Exercices avec celui qui avait été mon maître des novices, le Père Thomas. Je pensais, comme thème de discernement, réfléchir sur le fait de m'offrir pour la nouvelle région de l'Amazonie (Brésil). Mais l'Esprit souffla d'un autre côté : je me sentis désarçonné et la seule chose que j'écoutais en moi était : « Je veux que tu sois ordonné ». Je pleurais, mais sans douter ni pouvoir douter de ce que je sentais si fort en moi, et j'allai le raconter à Thomas... Nous pleurâmes ensemble en remerciant le Seigneur. J'écrivis une lettre au provincial en lui racontant ce qui était arrivé et en lui disant que, si lui-même et la consulte le jugeaient opportun, je sentais que le Seigneur m'invitait à être prêtre. Quand le provincial me demanda où aurait lieu l'ordination, je lui répondis que j'allais le demander aux crocheteurs, car c'était eux qui, une fois de plus, avaient été les prophètes de Dieu dans ma vie. Les communautés de la décharge proposèrent que l'ordination ait lieu sur l'endroit où j'avais découvert l'appel de Dieu : dans la décharge (29 septembre 1997). La majorité des compagnons de la province étaient présents.... Ce jour-là la décharge ressemblait à une grande cathédrale.

Quelques instances ecclésiastiques officielles réagirent, disant que l'endroit n'était pas digne...

Après avoir discerné et m'être offert pour quatre ans, je fus finalement destiné au « district des Jésuites de l'Amazonie » (DIA) en octobre 1998. Et ce fut le moment de remettre mon sac à dos et de reprendre la route ou bien la rivière pour une nouvelle pérégrination de deux mois jusqu'à Manaus (siège du DIA). Je traversai le Chaco du Paraguay et de Bolivie, montai jusqu'aux réductions de Chiquitos (fondées au XVII<sup>e</sup> siècle par le P. José de Arce Rojas S.J., missionnaire des Canaries et de la même île où je suis né), et visitai Trinidad et Moxos....Quelle grande émotion de sentir chez ces peuples l'esprit des premiers compagnons : si eux ont été capables, avec l'aide de Dieu et dans des conditions beaucoup plus dures que celles d'aujourd'hui...pourquoi ne le pourrions-nous pas, nous ? (fidélité créative). En traversant ces forêts je reçus la grâce de sentir que Dieu continuait à être propice aujourd'hui envers nous, envers moi. Face à la dure réalité des exclus que je rencontrais sur mon chemin se faisait jour une question : comment vivre et construire des conditions de vie dignes avec les petits, ceux chez qui les blessures de l'histoire étaient plus ouvertes et la vie plus menacée? (magis).

*“Je te serai propice  
en Amazonie”*

Finalement, après six journées de bateau sur le Madeira en partant de Porto Velho, j'arrivai à Manaus le jour de la fête de Saint François (04/10/1998). Durant les deux mois de ma pérégrination, l'expérience fondamentale du pèlerin ne cessa de résonner en moi : « Je te serai propice en Amazonie ». Cette expérience d'Ignace pèlerin se répète à plusieurs reprises dans ma vie...Toujours le moment arrive de « fermer les yeux et de sauter », de quitter les sécurités, de sortir des espaces connus et contrôlés, de me laisser conduire et « de jeter la semence » dans une nouvelle terre, avec les pauvres, les exclus et les différents, avec l'unique foi et certitude que le Seigneur ne la laissera pas pourrir et qu'elle germera de nouveau.

Je me sens privilégié au sein de la Compagnie parce que, de mes 20 années comme jésuite, j'ai eu la chance d'en vivre quatorze avec les pauvres dans des communautés en insertion. Les paroles d'Arrupe nous questionnent : « Tous pour les pauvres, beaucoup avec les pauvres et quelques uns comme les pauvres » Pourquoi ce qui devrait être normal pour « beaucoup quelques uns » des jésuites s'est-il converti en une expérience extraordinaire de la part de quelques privilégiés ? Et il semble

que nous sommes toujours moins nombreux ! Il est vrai que continuellement surgissent des « tentations » (c'est ainsi que je les ai vécues) : celle de monter, d'assumer des responsabilités institutionnelles pour maintenir les institutions, même si elles risquent de nous entraîner loin de l'optique du « tous pour » les pauvres....Comment discerner et décider quelles présences institutionnelles peuvent aider à être « tous pour.., beaucoup avec.. et quelques uns comme » les pauvres? Et comment tisser un réseau personnel et inter institutionnel ( ad intra et ad extra de la Compagnie aux différents niveaux) entre ceux qui sont « pour, avec et comme » afin de provoquer une synergie transformatrice ?

### ***La Mission Itinérante de l'Amazonie (DIA)***

La mission dans le DIA es la plus provocatrice et innovatrice que j'aie vécu dans la Compagnie jusqu'à présent. Le DIA est né en mai 1995 à partir de la province de Bahia. Le P. Claudio Perani S.J. en fut le premier supérieur. La surface totale du DIA est de 3.100.000 km<sup>2</sup> (six fois celle de l'Espagne !). Une immense région au cœur de l'Amazonie avec 8 millions et demi d'habitants appartenant à une très grande variété de peuples indigènes (plus de 100), immigrants venant de différents états et « caboclos » (métis).

Face à cette réalité qui nous provoquait, le « Projet d'itinérance » est né pendant la première rencontre du DIA (Juin 1996). Le fondement du projet est Jésus, et sa manière itinérante de vivre (« *de village en village* ») et d'annoncer le Royaume et sa justice. Nous nous sommes inspirés aussi de la vie de quelques uns des premiers jésuites, qui parcouraient le monde tels « une cavalerie légère » et comme des « pèlerins », au service de l'Eglise et de la Vie en abondance. En particulier, il a été très important pour nous de connaître la grande mobilité des premiers compagnons arrivés au XVII<sup>e</sup> siècle dans cette région de l'Amazonie. Infatigables, ils parcouraient dans de petites embarcations, à voile et avec rames, les villages indigènes situés tout au long de l'immense réseau fluvial de l'Amazone. Ils descendaient et remontaient le fleuve, depuis l'Océan Atlantique jusqu'aux Andes. Si encore aujourd'hui, avec tous les moyens qui sont à notre disposition, il est difficile d'arriver dans beaucoup de régions, qu'en serait-il à cette époque-là ! Dans mes itinérances, je me souviens toujours de ces premiers compagnons infatigables et je me recommande à eux.

Le document des évêques de l'Amazonie : «L'Eglise se fait chair et plante sa tente en Amazonie» (1997) nous inspire beaucoup aussi : des structures légères qui permettent une grande mobilité dans la mission. Comme nous le disait un ami théologien, le P. Paulo Suess : « *L'Eglise est née comme Eglise des chemins, et ici, en Amazonie, elle doit être l'Eglise des rivières.* ».

Les requêtes présentées par plusieurs évêques et plusieurs institutions qui demandaient un accompagnement et une formation pour les communautés les plus éloignées aidèrent beaucoup à concrétiser le projet. C'est ainsi que se fit jour une question : pourquoi ne pas nous mettre au service des communautés, des organisations et des institutions de la région, comme une structure légère et mobile ? Et l'intuition fondamentale prit forme : « Appuyer les initiatives des autres », « nous mettre au service des autres » pour compléter leur travail.

Au début l'élan, le courage et la liberté d'esprit du P. Claudio Perani ont été fondamentaux. Il n'avait que 20 jésuites dans le DIA, mais il en libéra trois pour l'Equipe itinérante en nous disant : « *Passez votre temps à parcourir l'Amazonie. Visitez les communautés, les églises locales, les organisations. Observez soigneusement tout et écoutez attentivement ce que disent les gens : leurs désirs et leurs espoirs, leurs problèmes et leurs solutions, leurs rêves et leurs utopies. Participez à la vie quotidienne des gens. Observez et enregistrez tout. Notez tout ce que disent les gens, avec leurs propres mots. Ne vous souciez pas des résultats. L'Esprit vous montrera le chemin.* ». Et, déployant la carte de l'Amazonie qui correspondait au DIA, il conclut avec un grand sourire : « *Commencez par où vous pouvez!* »

Au commencement, j'ai eu beaucoup de mal à accepter le projet. J'arrivais du Paraguay et m'offrais pour vivre avec les peuples indigènes. Dans une lettre on me présentait la possibilité d'ouvrir une communauté à Alto Solimões (à la triple frontière du Pérou, de la Colombie et du Brésil). Dans ma tête, dans mon cœur et dans mon expérience, je gardais l'idée d'une communauté « fixe et normale », insérée au milieu des indigènes. Mais quand je suis arrivé, le P. Claudio me dit qu'il n'avait personne pour ouvrir cette communauté, et que si je voulais, je pouvais entrer dans une des équipes du Conseil Missionnaire des Indigènes (CIMI, organe de la CNBB) ou bien faire partie de l'Equipe itinérante. Cette proposition m'effraya : une équipe itinérante pour travailler avec différentes populations indigènes ? J'avais déjà beaucoup peiné pour apprendre le guarani au Paraguay tout en vivant en milieu guarani, comment me sera-t-il possible de me déplacer

dans différents villages et au milieu de cultures différentes ? Je demandai à Claudio de me donner un mois pour prendre conseil, prier et discerner cette proposition. Pendant ce mois, la première chose que je faisais tous les matins, c'était prier face à la carte de l'Amazonie. Au début, je ne parvenais même pas à l'ouvrir, j'en avais une peur terrible et mes entrailles se serraient en contemplant cette immense région sept fois plus grande que le Paraguay. Des rivières et encore des rivières, la forêt et encore la forêt, et je ne connaissais personne ! Par où commencer ? Et les paroles du P. Claudio résonnaient constamment en moi : « Commencez par où vous pouvez ».

Petit à petit, j'ai ouvert la carte et, dominant mes craintes, je l'ai accueillie à l'intérieur de moi-même. Chaque jour je sentais plus fortement en moi l'appel du Seigneur à embrasser ce projet, à entrer dans ces forêts et à me plonger dans ces fleuves, à jeter la semence dans cette réalité sans vouloir comprendre ni avoir de certitudes claires sur tout. Cette parole résonnait en moi : « Il faut s'enfouir comme la semence pour pouvoir germer », « je te serai propice ». Après avoir consulté et confronté la proposition avec quelques personnes et quelques institutions (beaucoup n'y voyaient pas clair), et avoir pas mal prié, je décidai d'entrer dans l'Equipe Itinérante, parce qu'au fond de mon cœur quelque chose me disait que cela venait de Dieu ».

La première Equipe itinérante était composée de deux pères jésuites : Albano et Paulo Sérgio (janvier 1998). Ils travaillaient en visitant les terrains usurpés (« favelas ») des banlieues de Manaus et avec les communautés riveraines vivant au bord des rivières. En octobre de la même année Sœur Arizete CSA s'y ajouta ainsi que moi pour travailler avec les populations indigènes et en lien avec le CIMI.

Pendant les deux premières années du projet (1998-1999), chacun des membres vivait dans sa propre communauté et se retrouvaient tous pour se déplacer, programmer et évaluer en équipe. Cela entraînait un certain nombre de difficultés avec les communautés auxquelles nous appartenions car nos rythmes et nos activités étaient très différentes.

A la fin de 1999 et au début de 2000, de nouvelles forces arrivèrent : le P. Paco S.J., Sœur Odile FSCJ, Tadeu et Claudia (laïcs). Chacun d'eux était envoyé par une institution différente. Après avoir discerné, nous décidâmes de créer la « Tente de la Communauté itinérante de la Trinité », ayant comme objectif d'appuyer la mission itinérante et d'offrir un espace de partage de la foi, de la vie et de la mission. Nous partîmes à la recherche d'une maison dans les banlieues pauvres de Manaus et nous trouvâmes

trois maisons bâties sur pilotis, les unes à côté des autres : une pour les hommes, une autre pour les femmes et la troisième pour les services communs de la cuisine et la chapelle. Le quartier était une « bouche de fumée » (terrain de vente de drogues) et nos voisins étaient des gens courageux, pauvres, venus de l'intérieur du pays. Ils nous ont accueillis comme une autre famille et nous ont aidés à apprendre à vivre là. Vivre dans la communauté était une option libre à l'intérieur du projet d'itinérance. Près de la communauté d'insertion nous avons un petit bureau qui nous aide pour le travail.

Un pas important a été fait en 2002 quand les quatre institutions qui participaient au projet l'ont assumé de façon inter institutionnelle, constituant ainsi un « espace de service inter institutionnel ». Ça a été une grâce pour nous jésuites de pouvoir nous « désapproprier » et nous « déposséder » du projet, qui était né avec nous dans la logique traditionnelle qui voulait que les autres collaborent avec notre institution, notre projet, notre idée... Les membres non jésuites, en particulier les femmes, nous questionnèrent et nous aidèrent à sortir de cette logique du pouvoir (« nous déposséder »), pour avoir plus de forces ensemble. Les religieuses de l'équipe nous disaient : « Prenez conscience que le projet maintenant n'est plus le vôtre, il est à nous aussi, il est à notre institution. » Et cela fut possible grâce au fait que les jésuites nous étions vraiment « la mini Compagnie » dans cette région, sans ressources, ni humaines, ni économiques. Le fait d'être en « minorité » nous a permis de nous ouvrir humblement à la grâce de Dieu et à son action qui « renouvelle toute chose ». Personne ne possède, personne n'est propriétaire, tous s'entraident ; le projet appartient à tous et à tous donne une identité, tous sont corresponsables... Je reconnais que comme jésuite je n'avais jamais vécu auparavant une telle expérience de « mini Compagnie ».

Au cours des quatre rencontres inter institutionnelles que nous avons réalisé pendant ces huit années, le groupe des institutions participantes s'éleva de quatre à quinze. Au commencement, personne ne pensait que cette petite expérience puisse provoquer tant d'intérêt. ...Cela nous a fait un peu peur et nous a aussi interrogés : qu'est-ce qui rend cette proposition si attirante ?

Pour l'équipe, le fait de partager différentes spiritualités, les ressources humaines et économiques, constitue une expérience d'apprentissage très profonde... Le travail inter institutionnel est tout un défi, pour lequel nous n'avons pas été formés. Normalement, on est tentés de modeler l'autre à notre image et ressemblance, on voudrait que l'autre

soit comme nous et qu'il cesse d'être et d'agir à partir de sa propre richesse et différence.

Au long de notre parcours, nous avons défini l'objectif général de notre projet : « *Ecouter, éveiller, encourager et appuyer les personnes, les projets et les initiatives du monde des riverains, des indigènes et des exclus urbains, à travers l'itinérance et en articulation avec des personnes et les institutions proches, afin que les pauvres, les exclus et les différents à cause de leur culture, parviennent à être les sujets de leur libération et de leur histoire et se reconnaissent comme étant des personnes, filles préférées de Dieu, afin d'évangéliser, en humanisant les milieux les plus agressifs, injustes et oppresseurs là où la vie humaine est menacée, les cultures non respectées et les droits humains ignorés.* »

Les objectifs spécifiques sont les suivants : 1) *Connaître la vie concrète des personnes, apprendre d'elles la façon de les mieux servir* 2) *Donner notre contribution grâce à une assistance spécifique.* 3) *Aider à la formation de communautés et d'agents multiplicateurs provenant des églises, de la pastorale sociale, des mouvements populaires, des organisations sociales et indigènes.* 4) *Favoriser les échanges entre les expériences différentes et très positives qui existent, en essayant de tisser des réseaux de solidarité et une entraide mutuelle.* 5) *Etudier et systématiser les expériences vécues, afin de les renvoyer aux personnes, aux communautés, aux institutions avec lesquelles nous travaillons.*

*au rythme du  
canoë : la théorie et  
la praxis étant les  
deux avirons  
nécessaires pour  
avancer*

Peu à peu nous avons aussi défini quelques principes méthodologiques : « *Marcher aux côtés des gens, ni derrière, ni devant ; au rythme du canoë : la théorie et la praxis étant les deux avirons nécessaires pour avancer ; partir de la logique et des projets de vie des indigènes, des exclus urbains et des riverains ; « nous dépouiller de tout pouvoir », diminuer pour qu'il croissent ; pratiquer la réciprocité et l'interdépendance ; écouter et dialoguer ; nous insérer et nous inculturer ; enregistrer, systématiser et renvoyer les expériences ; entrecroiser les expériences et tisser des réseaux... »*

Une autre chose très importante a été le fait de commencer le projet par la « contemplation » de la réalité de l'Amazonie et le discernement des « visages concrets » à partir desquels nous sentions que Dieu nous appelait

à « entrelacer » notre vie avec la leur. Nous avons d'abord répondu à la question sur les sujets : avec qui allons-nous vivre ? (et non : qu'allons-nous faire ?). Pour ce faire, nous nous sommes inspirés de la « Contemplation de l'Incarnation » et de la considération ignatienne des « temps, lieux et personnes ». Nous nous sommes demandé : quels sont les plus marginaux et exclus dans l'Amazonie actuelle ? Et ce sont les visages des marginaux urbains, des riverains et des indigènes qui ont surgi. En Amazonie il y a de profondes relations entre ces trois sujets historiques. Et c'est pour cela que l'Equipe itinérante est formée par trois sous équipes, une pour chaque sujet historique. Ensemble, nous essayons d'étudier, de comprendre et d'approfondir ces trois réalités pour mieux y répondre.

Vivre comme jésuite dans une région où n'existait aucune institution importante, qui nous lie et conditionne notre discernement et nos choix a été pour moi une expérience toute neuve. Tout était à construire et c'est pourquoi nous pouvions nous risquer à « perdre notre temps » pour chercher de nouvelles réponses face aux nouveaux défis. Les paroles du P. Arrupe résonnaient fortement en nous : « Je ne me préoccupe pas si les jésuites se trompent, ce qui me préoccupe c'est qu'ils essaient de donner des réponses d'hier aux problèmes d'aujourd'hui ».

Entre les périodes d'itinérance, et systématiquement trois fois par an, tous les membres du projet se rencontrent pendant 10 jours pour se reposer, évaluer, étudier, programmer, prier et partager la mission et la vie communautaire. De même tous les deux ans nous faisons tous ensemble une retraite et pendant l'année intermédiaire chaque membre la fait dans son institution.

Après avoir vécu sac au dos pendant huit mois par an, nous sentons aussi le besoin d'explicitier quelques traits de la « spiritualité itinérante » que nous avons vécue et qui nous a soutenus : *« Aller en itinérants, à l'intérieur de nous-mêmes et géographiquement, en nous laissant conduire par la brise de l'Esprit de Dieu, et discerner quelle est sa Volonté, dans le quotidien de la vie des pauvres, des différents et des exclus »*. Une spiritualité qui suit le mouvement de l'Incarnation- Mort- Résurrection et qui suppose constamment de *« sortir de soi pour descendre à la rencontre et au service des autres, mobilité et souplesse, complémentarité et responsabilité, inculturation, dialogue inter culturel et inter religieux, amitié, solidarité et fraternité, bonne humeur pour se moquer de nos limitations personnelles et de celles des autres »*. Nous essayons de vivre une « spiritualité de frontière » qui parte du « être avec ». Etre avec les autres, les préférés du Père, où le

Tout Autre est réellement présent « *Etre avec qui personne ne veut être, être là ou personne ne veut être, et être comme personne ne veut être* » (P.Pepe H S.J).

Quelques images et paraboles nous ont aidés à comprendre l'intuition de l'Equipe itinérante : l'Equipe se comprend elle-même comme un espace inter institutionnel de services ; elle n'est qu'un petit catalyseur à l'intérieur d'un système social complexe ; l'Equipe est plutôt *fil* que *nœud* dans le filet ; elle est davantage un groupe d'abeilles qui pollinisent plus volontiers le bois que les arbres fruitiers ; elle est le fil et l'aiguille pour coudre plus que le tissu lui-même ; plus graine que plante ; plus cavalerie légère qu'artillerie lourde ou francs-tireurs ; davantage ferment que pâte ; plus sel que nourriture....

Le Projet itinérant est ouvert aux laïcs hommes et femmes, aux religieux et religieuses de différentes congrégations, aux prêtres et à toute personne qui désire joindre ses forces à celles des marginaux urbains, des riverains et des indigènes de cette immense Amazonie. Les gens participent au projet, envoyés par une institution qui de plus contribue à son entretien.

Actuellement l'Equipe est formée par 14 compagnons et compagnes (Laïcs hommes et femmes, religieux et religieuses) venant de huit institutions (Conegas de Saint Augustin, Filles du Sacré Cœur de Jésus, Servantes de la Très Sainte Trinité, Commission pastorale de la Terre, Conseil indigéniste Missionnaire, Volontariat jésuite allemand, Maristes et Jésuites). Et il y a plusieurs institutions qui désirent se joindre au projet (dans l'immédiat les Missionnaires de la Consolata et un prêtre diocésain du Pérou). L'Equipe est répartie en deux noyaux : « Trinidad », basée à Manaus (Brésil) avec sept membres ; « Trois frontières », basée sur la triple frontière Tabatinga (Brésil), Leticia (Colombie) et Santa Rosa (Pérou) avec sept membres. Il y a aussi quelques membres qui collaborent à temps partiel.

Comme perspective pour le projet, nous pensons le régionaliser en petites « cellules itinérantes » sur les frontières des pays amazoniens, car ce sont des lieux stratégiques où les blessures sont davantage ouvertes et où s'entrevoient aussi de nouvelles possibilités de service. En fait, en plus des noyaux de Manaus et de la triple frontière Brésil-Colombie-Pérou, nous collaborons aussi, à Alto rio Solimões (ou Amazone), sur la triple frontière Vénézuéla-Guyane-Brésil et nous commençons à visiter la triple frontière Bolivie-Pérou-Brésil pour voir la possibilité d'ouvrir dans un futur proche un autre noyau de l'équipe, dépendant des nouvelles institutions qui s'y intéressent dans la région. Et cela toujours dans la perspective de servir et

d'apporter un appui aux églises, aux organisations et communautés urbaines, riveraines et indigènes de la région, d'échanger des expériences, de créer des réseaux de solidarité et de « tisser les frontières ».

Comme le dit le troubadour populaire des rivières : « Le rêve que l'on rêve seul n'arrive à rien, mais le rêve que l'on rêve ensemble se transforme en réalité ». Et, paraphrasant le poète il ajoute : « Pèlerin, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant ». Venez ! Allons marcher et prendre les rames avec les peuples de l'Amazonie !